Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 251

Artikel: Histoire de la Seigneurie de Spiegelberg ou des Franches-Montagnes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251841

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 26 Octobre 1902 N° 251 Cinquième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 30me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 30me année *LE PAYS*

HISTOIRE

DE LA

SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES

FRANCHES-MONTAGNES

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

CHAPITRE XI.

Hivers de 1785, 1786. — Le prince Joseph de Roggenbach fournit du grain aux Francs-Montagnards. — Commencement de la Révolution aux Franches-Montagnes. — Une troupe de brigands français attaquent la châtellenie de Saignelégier. — L'abbaye de Bellelay menacée de pillage. — Entrée des Français dans la Principauté. — Rengguer aux Franches Montagnes. — Les apostats Copin, Priqueler et Lémann. — Attaque contre Bellelay. — Pillage aux Franches-Montagnes. — Le Noirmont soutient les révolutionnaires. — Le peuple se révolte contre eux et tue l'agitateur Gruel, à Saignelégier. — Fuite du révolutionnaire Brossard. — Les révolutionnaires proclament la déchéance du Prince. — Excès des bandes de Rengguer.

Le 29 novembre 1784, à dix heures du soir, un tremblement de terre vint épouvanter les paisibles populations de l'Evêché. Ensuite une abondante neige interrompit les communications. Dans les Franches-Montagnes il y avait jusqu'à dix pieds de neige. Au mois d'avril de l'année suivante, il neigea tellement qu'il y en avait plus de deux pieds dans l'Ajoie. Alors commença l'affreuse disette des fourrages. Le paysan, désolé, n'ayant plus rien pour nourrir son bétail, se vit forcé de vendre ses bêtes ou de les tuer. Le quintal de foin se vendait jusqu'à cinquante sols bâlois, ce qui était énorme, et encore à ce prix on ne parvenait pas à en trouver.

L'année 1789, fut plus terrible encore que les précédentes, elle fut appelée l'année du grand hiver. En effet, il fut épouvantable. La disette du grain, le froid exceptionnel, l'agitation qui commençait à se manifester en France et dans l'Evêché, furent comme les funestes avant-coureurs de la révolution qui allait anéantir l'Evêché de Bâle et le couvrir de ruines.

Jusqu'au 24 novembre, 1788, le temps avait été sec et beau. Ce jour-là les gelées commencèrent et furent suivies d'un froid tel, que de mémoire d'homme, on en vit de pareil. Un témoin contemporain, le docteur Nicolas Godin, de Porrentruy nous a laissé une page lamentable de cette triste époque. Voici comme il la raconte :

« La terre conserva sa verdure jusqu'à la nuit du 3 décembre 1788, qu'il tomba si abondamment de la neige que toutes les communications sur les grandes routes furent interceptées; c'était alors le vent du Nord qui régnait; il était si froid et la neige était si fortement gelée qu'elle portait les hommes.

« Ce froid excessif ayant surpris tout-à-coup les habitants de la Principauté de Porrentruy, avant que la plupart aient été pourvus de bois d'affouage, il fut impossible de s'en procurer à cause de la grande quantité de neige qui empêchait l'approche des forêts ; du reste les arbres, ayant été comme pétrifiés par le froid, la cognée se refusait à les pénétrer pour les abattre. La gelée procura la mort de plusieurs dans leurs maisons et leurs lits, plus encore sur les routes. D'autres ont eu les pieds et les mains gelés à un point qu'il fallut les emputer. Il périt une quantité de bétail dans les écuries, surtout chez les pauvres gens. La neige était si abondante et si gelée, couche sur couche, que les bêtes sauvages périssaient du froid et de faim. On a trouvé des cerfs, biches et chevreuils gelés debout sur leurs pieds. Plusieurs se réfugiaient dans les villages et hameaux, pour chercher un abri et à manger. Ils y trouvaient bientôt la fin de leurs maux, en servant de nourriture aux habitants. Il périt un nombre infini de lièvres, perdrix et autres oiseaux ; quantité même se laissaient prendre à la main, mais ils étaient si desséchés, faute de nourriture et du froid, qu'ils faisaient un très pauvre manger.

« Toutes les provisions comestibles, que l'on ramassa et qu'on conserve pendant l'hiver dans les caves, tels que raves, carottes, pommes de terre et choux, furent pour la plupart perdus par les effets de la gelée.

« Tous les arbres en quenouilles, ceux de haut vent, furent gelés jusque dans leur centre, conséquemment perdus et extirpés presque dans leurs racines.

« Dès le 8 décembre, tous les moulins chômèrent jusqu'au 7 février 1789, de sorte que les meuniers, pour conserver leurs pra-

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 9

LE GUIDE DE L'EMPEREUR

PAR

RENÉ BAZIN

III.

Il était quatre heures du soir. M. Audoin revenait du fort d'Ecrouves. Laissant derrière lui les chemins en lacets qui escaladent les crêtes fortifiées, il avait pris la grande route de Paris à Strasbourg, et descendait vers Toul, dont les vitres, dans le couchant, flamboyaient. Une émotion violente le faisait s'arrêter quelquefois et proférer des menaces que le vent glacé emportait en arrière, le vent qui serrait les plis du manteau contre la poitrine et le jambes maigres du voyageur, le vent qui soulevait les poils de la toque de loutre et les tordait en moires changeantes. « Les bandits ! disait-il, eux qui m'ont pris mon épaule, ils voudront revenir par les bois de Gondreville... Oui, oui, mais attention ! On ne leur laissera pas les bois de Gondreville... Oui, oui, mais attention ! On ne leur laissera pas le temps de cueillir les fraises ou de manger nos guignes. Pan ! du fort de la Grève !... Pan ! du fort de Villers-le-Sec !... Voilà la redoute de Dommartin qui entre en danse ! Voilà le Saint-Michel qui s'allume ! Feux croisés !... Nous sommes sur la route de Nancy, sabre au poing !... Chargez ! Ça ne fait qu'un boulet de plus qui roule, toute la cavalerie, nous tous... Ah ! comme ils ont tourné le dos en nous voyant ! Comme ils sont rentrés dans la forêt ! » M. Audoin les voyait réellement ; il les poursuivait, il revenait vainqueur et harassé, à la tête des troupes, laissant pendre aux flancs de son cheval son sabre rouge de sang, et il entrait dans Toul par la porte de France, et il voyait son boulanger, son boucher, et des enfants et des femmes qu'il avait coutume de rencontrer dans la rue, accourir au devant de lui, portant des branches de sapin en guise de rameaux et criant : « Vive Audoin ! Vive le capitaine Audouin ! »

Le vieil enfant était sujet à ces accès de rêve héroïque. Mais ils prenaient rarement une forme aussi nette. Le paysage y était pour quelque chose. M. Audoin avait au-dessous de lui, à deux kilomètres dans la plaine, la petite place de guerre, ronde dans sa ceinture de bastions empennée de peupliers, toute rouge à cause de ses toits de tuile, et dominée par les tours de ses deux églises ; il pouvait suivre du regard, à gauche de la ville, la plaine d'abord nue, cultivée et basse, qui montait par étages et se couvrait, en montant, d'une forêt d'arbres noirs dont l'horizon tout sombre n'indiquait pas la fin ; il apercevait, à droite, la Moselle qui semblait se heurter et s'arrêter aux premières maisons de Toul, mais qu'on pouvait suivre en amont, brillante, sinueuse, comme une cou-